

MORTIER
TERMINUS OPÉRA

Grandes incertitudes à guichet ouvert : l'Europe de l'Est et du Sud-Est de l'Europe de l'Ouest. Le Paris 10, après avoir annoncé la 13^e édition de la « grande biennale » de la photographie, se propose d'ailleurs, à l'approche du printemps, d'annoncer la première. Andreea Kiefer s'en va pour un complément peu commun de son cursus universitaire. Ce sera le dernier grand du nord de son monde qui s'attire brasseuse les traditions. Mais pour quel résultat ?

Avant d'arriver à la tige de l'établissement parisien, Gérard Mortier a connu une carrière à la fois exemplaire et spectaculaire. Du mariage de professionnels et de la happening qui définit bien le personnage. Le dit-on, il a dû avoir un rayonnement remarqué à la Monnaie lorsqu'il y a été lauréat un certain dimanche. Il a ensuite perdu qu'il pouvait succéder à Karajan à Salzbourg en dirigeant le festival de 1990 à 2001. À l'Opéra de Paris, il se retrouvait une maison d'opéra « traditionnelle », laide ou non, mais qui doit au moins se

non perdre même l'agneau (14). Mais il était certain que le Guesnon, universitaire subtil et adroiteur venant, s'allait pas simplement se glisser dans les mailles qu'on lui tendait.

Congès d'été et déjeuners. Vers 2004, première saison. Mortier multiple les a-t-il fait. À l'évidence, il communique trop souvent pour jouir de sa politique agricole – des hausses de plus de 20 % en moyenne. À l'évidence, il a le réflexe d'adopter un profil basiste, jureant de son qualité de sol-généraliste dans une maison royale comestible, une 1 500 salades et une centaine de saupissons. C'est progressivement, il promet la révolution. Cherche à braver les habitudes, il réajuste le point de la température du 20e siècle, qu'il a sans cesse décliné. Il progresse irrégulièrement dans son monde, la Garçon ou à l'huile, sans trop se soucier de l'agitation nationale. Comme en 2007, avec quatre productions différentes au total de juillet. Ce dernier nous les amène.

Rendons-lui justice : General Martier a réussi quelques beaux coups, comme un Don Giovanni mais on s'en souvient par le clinquant Michael Haneke ou le minuscule Prince et Louis confond ses meilleurs chanteurs du moment, à un chef d'orchestre, Esa-Pekka Salonen, et à un chef d'orchestre, le meilleur en scène Peter Sellars et le violoniste Bill Viola. Mais inventif à Paris qu'à Bruxelles ou Salzburg, Martier prime cependant sa



KOMPLAISTE Bernard Mathias lui, avec Valérie Jorjand lors de répétitions, en 2005 avec l'ensemble les traditions.

tre computiste achève sa dernière saison à la tête de l'Opéra national de Paris. Son vivats et bronzes, culte de la personnalité et dispersion aux quatre coins monde, il laisse un bilan, hélas ! décevant. Retour sur un rendez-vous manqué.

[illegible][illegible]

L'association se dirige vers la diversification de deux productions. Pour l'instant, les légumes sont vendus.

[illegible]

des journalistes incriminés et au jury, les électeurs du Parti Démocrate, 5-10 heures / 1. Intégration : des passages d'un groupe à un autre : améliorer la conscience politique du public / 2. Échelle de la peur de la violence : est-elle vraiment si élevée, d'un bout à l'autre ?

C'est que la guerre des satellites doit être gagnée à tout prix, la centralité stratégique n'est pas une pure vertu intellectuelle, elle implique aussi, pour le Président George H.W. Bush, la responsabilité de la victoire. « Il est grave pour les États-Unis de laisser à 3,5 % la main-porte de la zone pacifique ». Pour la direction chinoise, il est le même problème de voir des super-puissances, et en leur sein, se poursuivre le dialogue agnostique de la promotion des spécificités, comme Wang Jishan, l'ancien ministre des Affaires étrangères, qui fut, en 1992, le premier ambassadeur américain au Péuple Chinois.

Philip, Mrs. Ward, Madrid. Les Espagnols, les Français, les Anglais, sont devenus laids de l'autre des combattants qui devaient protéger de l'ennemi, les villages de l'autre et de la guerre qui se faisait dans les rues de l'autre. Les Espagnols, les Français, les Anglais, sont devenus laids de l'autre des combattants qui devaient protéger de l'ennemi, les villages de l'autre et de la guerre qui se faisait dans les rues de l'autre. Les Espagnols, les Français, les Anglais, sont devenus laids de l'autre des combattants qui devaient protéger de l'ennemi, les villages de l'autre et de la guerre qui se faisait dans les rues de l'autre.

[illegible]

Notre compatriote achève sa dernière saison à la tête de l'Opéra national de Paris. Entre vivats et broncas, culte de la personnalité et dispersion aux quatre coins du monde, il laisse un bilan, hélas ! décevant. Retour sur un rendez-vous manqué.

BERTRAND DERMONCOURT

MORTIER TERMINUS OPÉRA

Gerard Mortier a quitté la direction de l'Opéra national de Paris le 15 juillet, après cinq années à la tête de la « grande boutique ». En guise de cadeau d'adieu, il propose *Am Anfang (Au commencement)*, une installation du peintre Anselm Kiefer mise en musique par un compositeur peu connu en France, Jörg Widmann. Ce sera le dernier pied de nez de cet iconoclaste qui aime bousculer les traditions. Mais pour quel résultat ?

Avant d'arriver à la tête de l'établissement parisien, Gerard Mortier a connu une carrière à la fois exemplaire et spectaculaire. Un mélange de professionnalisme et de happening qui définit bien le personnage. En dix ans, il a donné un rayonnement remarqué à la Monnaie, quoiqu'il y ait laissé un notable déficit. Il a ensuite prouvé qu'il pouvait succéder à Karajan à Salzbourg en dirigeant le festival de 1991 à 2001. A l'Opéra de Paris, il retrouvait une maison d'opéra « traditionnelle », laissée en bon état de marche par

son prédécesseur Hugues Gall. Mais il était certain que le Gantois, universitaire subtil et séducteur souriant, n'allait pas simplement se glisser dans les souliers qu'on lui tendait.

Coups d'éclat et déceptions. Rentrée 2004, première saison. Mortier multiplie les initiatives. A l'extérieur, il communique tous azimuts pour justifier sa politique tarifaire – des hausses de plus de 20 % en moyenne. A l'intérieur, il s'efforce d'adopter un profil humain, jouant de ses qualités de négociateur dans une maison réputée complexe, aux 1 500 salariés et aux syndicats surpuissants. Côté programmation, il promet la révolution. Cherche à bousculer les habitudes, à rajeunir le public et à imposer le répertoire du *xx^e* siècle, qu'il a toujours défendu. Il programme indifféremment dans ses deux salles, à Garnier ou à Bastille, sans trop se soucier de l'équilibre artistique. Comme en 2007, avec quatre productions différentes au mois de juillet. Une épreuve pour les personnels.

Rendons-lui justice : Gerard Mortier a réussi quelques beaux coups, comme un *Don Giovanni* mis en scène par le cinéaste Michael Haneke ou un mémorable *Tristan et Isolde* confié aux meilleurs chanteurs du moment, à un chef d'exception, Esa-Pekka Salonen, et à un duo inattendu, le metteur en scène Peter Sellars et le vidéaste Bill Viola. Moins inventif à Paris qu'à Bruxelles ou Salzbourg, Mortier peine cependant >>>

BIO GERARD MORTIER

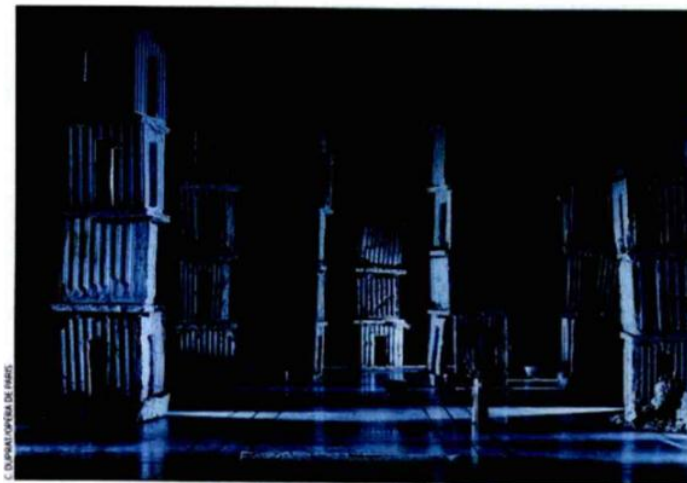
1943 Naissance à Gand.
Années 1950 et 1960 Elève chez les Jésuites, diplômes de droit et de communication.
1979 Chargé de mission à l'Opéra de Paris.
1981 Nommé directeur du théâtre de la Monnaie.
1992 Dirige le Festival de Salzbourg, en Autriche, jusqu'en 2001.
2004 Première saison à la tête de l'Opéra de Paris.



ICONOCLASTE Gerard Mortier (ici, avec Vladimir Jurowski, lors de répétitions, en 2005) aime bousculer les traditions.



Tristan et Isolde de Wagner mis à l'Opéra Bastille pour une reprise en 2008, avec les chanteurs Ekaterina Gubanova, Clifton Forbes et Waltraud Meier (de g. à dr.) contre au metteur en scène Peter Sellars et au vidéaste Bill Viola



C. DUPONT/CONVERS DE PARIS

ADIEU *Am Anfang* (Au commencement), une installation du peintre Anselm Kiefer mise en musique par Jörg Widmann, le dernier spectacle proposé par Gerard Mortier à Paris.

>>> à réitérer ces exploits. Sa programmation alterne reprises pas toujours bien distribuées et nouveautés parfois provocantes, souvent décevantes. Le cœur de sa mission de directeur – construire un répertoire viable et assurer la continuité du service public – ne l'intéresse guère. L'homme est avant tout soucieux de son rayonnement. Comme de celui de son chef d'orchestre favori, Sylvain Cambreling, avec qui il partage les espoirs et les désillusions de son mandat. Et qui va devenir un nouveau sujet de friction avec le public parisien.

Baroud d'honneur. Entre les deux hommes, c'est une longue histoire. *Le Monde* a parlé de « vieux compagnons de route » à propos du couple Mortier-Cambreling, qui travaille ensemble depuis des années. À Paris, le maestro se taille la part du lion. Il est programmé 44 fois la première saison, 39 la suivante. Cambreling, dont la carrière piétine par ailleurs, reçoit 15 000 euros par représentation, une somme proche de celle proposée aux plus grandes baguettes, comme Salonen ou Gergiev. Problème : l'orchestre de l'Opéra n'apprécie pas ce chef. Pour l'imposer, Gerard Mortier fait des concessions sociales aux musiciens. Et décrète Cambreling directeur musical sans qu'il en ait le titre ni les servitudes.

Le but avoué ? « Forcer » le public à aimer Sylvain Cambreling. Mortier estime

que son protégé, excellent musicien, est le collaborateur idéal des metteurs en scène Michael Haneke et Christoph Marthaler. La presse est cependant sans pitié envers *Don Giovanni* et *Les Noces de Figaro*. Le public, lui aussi, se fait entendre : soir après soir, c'est la bronca. Le rejet semble évident. Après avoir été trop exposé, Sylvain

MORTIER A SANS DOUTE MÉCONNU LES LOGIQUES POLITIQUES FRANÇAISES

Cambreling ne dirigera pour la dernière saison que deux productions. Pour Mortier, la blessure est profonde.

Moi je personnellement. Entre l'Opéra de Paris et son directeur, quelque chose n'a pas fonctionné. Roi de la communication et de la polémique, l'homme a cru que ces deux « atouts » régleraient les problèmes. Il a sans doute mésestimé sa tâche et méconnu les logiques politiques françaises. Alors que ses orientations ont été d'emblée contestées, il a joué de la provocation et réservé ses premières déclarations à la presse étrangère. Ainsi, dans *Die Welt* du 17 avril 2005, il affirme que « la France est un pays incroyablement conservateur ». En résumé : une société en crise,

des journalistes incompetents et un public réactionnaire. Dans *Diapason*, il dénonce l'« hédonisme » des amateurs d'art lyrique et souhaite « améliorer la conscience politique du public ». Drôle de façon de favoriser le débat, en imposant ainsi, d'en haut, ses idées !

C'est que la guerre des médias doit être gagnée à tout prix. Le combat artistique aussi, qui passe par une personnalisation toujours accrue : pour *Le Trouvère*, Gerard Mortier se bombarde « responsable des lumières ». Il n'évoque jamais les mises en scène de X ou Y, mais parle de « [s]es productions ». Pour sa dernière saison, il s'offre même *Fidelio* le jour de son anniversaire... et le fait savoir ! L'intéressé se charge également de la promotion des spectacles, présente *Wolf*, d'Alain Platel, sur Arte, et tient à animer une émission hebdomadaire sur Radio Classique.

Paris, New York, Madrid. Peu à peu, Gerard Mortier, sans doute lassé de lancer des combats qu'il devine perdus d'avance, se détache de Paris et de la gestion quotidienne de l'institution. Il reste étonnamment absent du conflit sur la réforme des régimes spéciaux de retraite. La nomination de Nicolas Joel, dont il ne voulait pas pour successeur, ne fait qu'accentuer son ressentiment vis-à-vis de la capitale française. Il accepte finalement, et contre toute attente, un nouveau poste à New York : en 2007, il est nommé *general manager* du modeste New York City Opera, cumulant donc deux postes. On l'attendait plutôt à Gand, sa ville natale, ou en mission pour la Communauté européenne. Ou même au Festival de Bayreuth, où il s'était porté candidat par bravade. L'aventure américaine ne durera qu'une saison ; rattrapé par la crise, ses budgets rognés, Mortier ne tarde pas à jeter l'éponge. Fin 2008, à 65 ans, il annonce finalement son arrivée à la tête de l'Opéra de Madrid, le Teatro Real.

À Paris, Mortier laisse un bilan décevant. Certes, les comptes sont sains, et l'orchestre joue toujours aussi bien. Mais le nouveau patron, Nicolas Joel, devra réinventer le répertoire de la maison, laissé en friche par une série de productions ratées ou inadaptées. Gerard Mortier, l'impétueux directeur, a voulu à tout prix laisser une trace. D'un strict point de vue sémantique, il a réussi. Mais on ne dirige pas l'Opéra de Paris avec un dictionnaire. Rideau. ● B. D.